

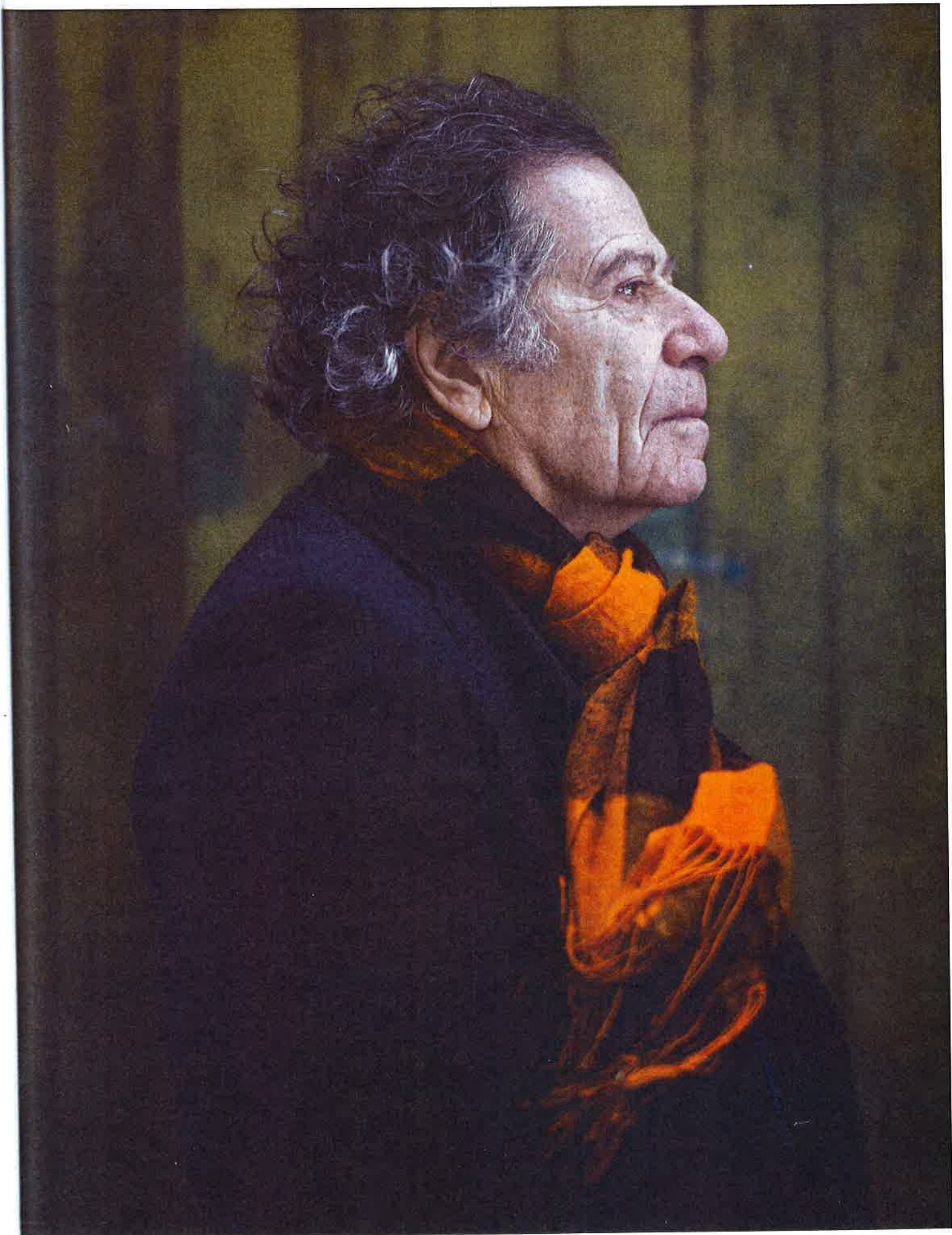
La nuit lui appartient

Alain Veinstein, poète, peintre, et ancien homme de radio, publie un délicat recueil de poèmes, *À n'en plus finir*. En tant que peintre, il présente ses œuvres dans une exposition parisienne. Portrait d'un homme qui a su se réinventer.

PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI PHOTO JEAN-LUC BERTINI

L'homme de la nuit. C'est ainsi que par facilité ou pavlovisme, je pourrais intituler ce portrait. Alain Veinstein ayant animé pendant près de trente ans sur France Culture une émission de radio nocturne devenue culte, *Du jour au lendemain*, qui succédait à une émission intitulée, *Des nuits magnétiques*, n'a pas pu échapper à ce titre de presse. Et les dernières pages, superbes, d'*À n'en plus finir*, recueil de poésie, sur la filiation, l'intime et l'art qui paraît aujourd'hui, m'y inviteraient. Il écrit ainsi dans *Les Fleurs noires* : « j'ai eu le malheur de le penser dès le début : il fait trop noir ici pour courir sa chance. Nuit noire dès les premiers mots, abattue sur mes épaules ». Voici donc un homme qui porte la nuit sur son dos, peut-être est-ce pour cela que lorsque je le rencontre, au Select, à Montparnasse, un matin de janvier, me frappe la lente précision de ses gestes. Il y a une permanente décélération dans la manière d'être, d'écrire,

de parler d'Alain Veinstein, à croire qu'il retient en permanence, ses mots, ses gestes. Il l'a évoqué lui-même pour son émission, ses rares mots, énoncés lentement, permettaient aux écrivains de prendre eux aussi le temps de choisir les leurs. Et je n'ai jamais aussi bien entendu les silences de Peter Handke, ses silences railleurs ou réflexifs, qu'au micro d'Alain Veinstein. Ni cet aveu de Michel Houellebecq à l'époque d'*Extension du domaine de la lutte*, souligné par son intervieweur, « la société est là pour me détruire ». Et Bernard Noël, et Pascal Quignard, poètes de l'obscur et du silence, dont Alain Veinstein aime à s'entourer depuis toujours, se sont révélés à son micro. Dans cette émission, Alain Veinstein a présenté sa famille poétique. Une famille de lents, de nocturnes, et d'inachevés. Comme il l'écrit dans le poème *Une phrase*, « je n'ai pas su aller au bout de la phrase ». Il ne faut sans doute pas atteindre cette fin de la conversation, pour Alain Veinstein et



ceux qui lui ressemblent. Alors, le taiseux, le nocturne, l'inachevé ? Peut-être l'inachevé, oui, ce serait bien, tant l'accomplissement ne semble pas le séduire : « Combien de fois ai-je risqué les mots : jusqu'au bout ? » ouvre le poème au titre délicat, « Aujourd'hui encore ». Et l'on remarque que « le jour » est sans doute le mot qu'il répète le plus dans ce recueil, à croire que notre homme de la nuit est plutôt un arpenteur de la lumière. Et sa vocation retrouvée, la peinture, en atteste.

Retour à la lumière

Car la peinture scelle les retrouvailles avec lui-même. « Je suis revenu tout seul, parce qu'on est tout seul dans son atelier. » Alors qu'il peignait à vingt ans, il abandonna, et pendant cinquante ans, il n'a pas approché une gouache, évité les expositions... Et lorsqu'il ouvre une galerie, renouant ainsi avec sa passion de jeunesse d'une autre manière, cela s'avère une expérience épouvantable, qu'il décrit en 1999, dans *Violante*. Et voilà enfin aujourd'hui, l'homme se rendant chaque matin dans son atelier de Malakoff, pour peindre. « C'est grâce à ma fille, elle est très fine. Elle m'a un jour emmené dans une boutique de peinture, je suis revenu le lendemain, j'ai rempli ma voiture de matériel, et je me suis lancé ». Un retour au jour pour lui. Alain Veinstein a quitté France Culture en 2014, contraint et forcé, tel qu'il l'a décrit dans une dernière émission de confession diffusée sur youtube, puis publiée sous le titre, *Du jour sans lendemain*. « Je suis parti comme un voleur. Vingt-neuf ans d'énergie et de passion pour finir dans la peau d'un voleur ». Or, plus de cinq ans plus tard, il semble évident qu'Alain Veinstein a retrouvé la voie du jour, et même de la lumière, puisqu'il s'adonne essentiellement à sa vocation première qu'il abandonna à vingt-cinq ans. On comprend mieux cet échange qu'il mena avec Claude Simon, au lendemain de son Nobel, en 1988 posant cette question apparemment surprenante sur le passé de l'écrivain qui venait d'être couronné : et la peinture, vous ne regrettez pas la peinture ?

On lui renvoie la question, pourquoi a-t-il jeune abandonné la peinture ? Pour des raisons

intellectuelles m'explique-t-il d'abord- entre figuratif et abstrait, il ne parvenait pas à choisir. Mais aussi pour des raisons économiques, Veinstein a subi la plus vieille histoire du monde ; l'homme qui devient père doit subvenir aux besoins de la famille. Pourtant, l'enfant né dans le Sud, lycéen à Janson de Sailly a su très tôt que l'art serait sa grande affaire.

Il écrivit très tôt un livre, que son père, directeur de collection chez Gallimard, fait passer à Ionesco, puis à Bonnefoy, qui lui écrit, et lui propose de le rencontrer, « ça a été une rencontre comme on en a très peu dans la vie. C'était une vraie conversation qui aurait pu durer tout le temps, et qui n'a jamais cessé. Il a été mon vrai père. ». Et peut-être n'a-t-il jamais cessé de rechercher cette conversation, « je n'ai fait que ça, et je l'ai très peu retrouvée. Sauf peut-être avec Pascal Quignard. »

« Yves Bonnefoy a été mon vrai père »

Après la peinture, dans les années soixante, il participe à un petit groupe de poésie « Orange Export Limited », « on faisait des livres tirés à neuf exemplaires, imprimés à la presse à bras. On avait repéré les auteurs qui nous intéressaient, et Quignard en était, puisqu'il collaborait à *L'Ephémère* comme moi. ». *L'Ephémère*, revue organisée autour d'Yves Bonnefoy, André du Bouchet, René-Louis des Forêts et dont Giacometti pouvait illustrer les couvertures. Pascal Quignard et Alain Veinstein sont parmi les plus jeunes collaborateurs, les plus taiseux aussi, mais le second extirpe le premier de sa timidité malade, « c'était déjà quelqu'un d'à part et d'exceptionnel. C'était sûr qu'il allait faire une œuvre. Mais lorsque je l'ai retrouvé dix ans plus tard secrétaire général de Gallimard, je n'en suis pas revenu. ». De son côté, il se refuse à se dire « écrivain » malgré les livres publiés, près de vingt recueils et sept romans. « Pour moi l'écrivain est celui qui voue sa vie à l'écriture. J'ai de mon côté multiplié les expériences. Trop d'ailleurs. Il n'y a peut-être que dans ma jeunesse, dans les années soixante, que j'ai pu me dire écrivain. ». Mais il y a pourtant la poésie qui demeure, constance de sa vie, dans cette langue épurée, prosaïque qui est la sienne, même lorsqu'il parle. « Je n'ai jamais eu d'autre langue, mais je n'ai jamais été certain que c'était la mienne. J'ai

À N'EN PLUS FINIR

Alain Veinstein, éditions du Seuil, 232p. 18 €

MONTS ET MERVEILLES

exposition à la galerie la Forest Divonne, du 13 février au 4 mars.



toujours eu le sentiment que cette langue, je n'en viendrais jamais à bout. Mais je pense qu'il faut détourner les clichés, les expressions toutes faites, pour essayer de créer quelque chose de nouveau. C'est ce que j'appelle la poésie, l'utilisation des mots de tout le monde pour les donner à voir différemment ».

Venir à bout de la langue

Mais il doit trouver un métier, rémunéré. « Je suis rentré à la radio comme responsable du personnel, j'avais fait des études de droit et j'ai fait ensuite mon chemin dans le labyrinthe. » Il se retranche dans une vie qui ne lui ressemble qu'à moitié, dit-il aujourd'hui, peu fidèle à la solitude intrinsèque qu'il évoque dans ses livres. Cet être-seul qui hante sa poésie trouve ses racines, dans ce dernier recueil *À n'en plus finir*, dans une interrogation sur la transmission, la filiation. « Il y a une expérience affreuse lorsque vous vous regardez dans la glace, et vous apercevez votre père ».

Cette figure paternelle se révèle au centre du livre. « D'après la loi, mon père n'était pas juif. Sa mère était d'une famille que je qualifierais, si j'étais méchant, de « franchouillarde ». C'est grâce à eux que j'ai découvert l'antisémitisme, avant même de savoir que j'étais juif. » Alors même que son grand-père était rabbin, Alain Veinstein n'a pas reçu d'éducation juive. Sa mère, qui a le goût de la parole, quand son père a celui du silence, ne lui confie pas l'héritage religieux : « c'est une blessure. En même temps, je suis très loin de tout désir d'appartenance à une quelconque communauté, je me perçois comme seul, ayant fait le deuil de toute possibilité d'accord, d'harmonie avec un groupe. Le juif et le solitaire ne font qu'un, avec l'écrivain ».

L'exposition qui s'ouvre rue des Beaux-Arts révèle un Veinstein qui confronte sa solitude à celle des cimes, puisque partant sur les traces de Cézanne, il peint, inspiré par le relief montagnard. Lui qui marche chaque

été dans les Alpes suisses, a intitulé cette série, *Monts et merveilles*, « À la suite de voyages que j'ai faits en Japon et en Inde, je suis parti de crêtes de montagnes. J'ai un rapport à la montagne particulier, quand j'étais enfant, j'avais terriblement peur des montagnes, et quand j'ai commencé la peinture à dix-huit ans, pour rien au monde, je n'aurais peint une montagne, elle fermait l'horizon, une sorte d'accident de la réalité, qui se rebiffe, se

redresse. Ça s'est complètement renversé : ce qui était terrible est devenu quelque chose d'extraordinaire. Une invitation à la création. »

Il suit en peinture le même processus qu'en écriture : « avec des images qu'on a tous plus ou moins dans la tête, j'essaie de montrer qu'il n'y a pas de barrière, il n'y a rien qui clôt l'univers dans lequel on est, avec un pinceau, on peut faire sauter cet univers, et en retrouver un autre ».

Aujourd'hui, lorsqu'il jette un œil sur sa vie, il affirme, « j'ai la certitude absolue que j'ai fait l'erreur de ma vie en entrant à l'ORTF et en restant à la radio, j'ai la certitude absolue que j'étais fait pour la peinture, j'ai la certitude absolue que j'ai perdu cinquante ans de ma vie. » C'est sombre, lui fais-je remarquer, à soixante-dix-sept ans, de s'exprimer ainsi. Sombre comme certains de ses poèmes. Il sourit, « on m'a toujours dit que ce que j'écrivais est noir. Je ne vois pas le problème. En peinture, j'ai toujours peint avec le noir, et récemment encore, il y a des choses en noir et blanc. Quand j'imagine un roman, c'est souvent du côté de la nuit. Mais dans la nuit, on perçoit bien les filaments lumineux. Ce n'est pas que le noir est inscrit en moi, et que je le sors sur le papier, le noir fait partie intrinsèque du décor de mon existence. Le noir est mon vrai lieu. » Peut-être ce portrait aurait-il tout de même dû s'intituler *L'homme de la nuit*. Ou autre chose, le nom d'un espace où les mille possibles d'une vie se confondraient. Un titre pour un homme sans cesse réinventé ? Je trouverai bien.

« Le noir est mon vrai lieu »

« J'ai fait le deuil de toute possibilité d'accord, d'harmonie avec un groupe »